

regard. On peut aisément se peindre l'indignation de la jeune fille en voyant quelle habileté mettait Albéric à dénaturer la vérité et à se poser en sauveur généreux. Et elle devait se faire sa complice, tromper son père si bon, sanctionner les mensonges qui lui inspirent autant d'aversion que de dégoût. Son cœur se soulève à cette affreuse pensée ; il lui semble que ses lèvres ne pourront s'ouvrir pour proférer des paroles aussi en désaccord avec ses sentiments ; elle se tait, et tout en ayant cessé de lire, elle demeure les yeux fixés sur ces lignes qui ne sont qu'un perpétuel outrage à la vérité.

La voix de M^{me} Daverny vient arracher Laurence à ses réflexions, et lui rappeler en même temps quel pénible sacrifice elle a accepté. Cette voix exprime tout à la fois la crainte et le reproche.

— M. de Chaudmonpré, dit-elle, paraît-il toujours animé d'aussi nobles sentiments que lors de votre courte entrevue ? Pourquoi gardes-tu le silence devant ton père ? n'a-t-il pas un droit égal aux miens à lire ce qui se passe dans ton cœur ?

Laurence leva sur sa mère un regard empreint d'une si navrante tristesse que celle-ci sentit à son tour les larmes la gagner. Quant à M. Daverny, il ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles.